



Le Pékinois

Stéphane Fièrè romance la Chine où il vit, plus vraie que nature.

Sa notoriété est fondée sur une ambigüité. En 2006, lorsque paraît chez Bleu de Chine son premier roman, *La promesse de Shanghai*, la critique française, enthousiaste, salue le livre de Stéphane Fièrè comme un document-vérité sur les mingongs, ces paysans chinois chassés de chez eux par la pauvreté vers les chantiers de construction des grandes villes, Shanghai ou Pékin, où ils triment comme des bêtes de somme sans aucun droit ni statut social, véritables esclaves du nouveau capitalisme rouge. Or « il s'agissait d'un roman, et non d'un reportage, explique l'auteur. Je ne connaissais aucun mingong ! ». Le livre est un succès, se vend à 5 000 exemplaires environ, et est repris en 2007 dans la collection « Babel » d'Actes Sud. Vivant alors à Paris, Stéphane Fièrè – depuis la place 108 à la Mazarine, puisqu'il n'« arrive à travailler que dans une bibliothèque » – compose ensuite *Caprices de Chine*, un recueil de nouvelles qui paraît aux éditions de l'Aube en 2008, mais passe, lui, plutôt inaperçu. Après quoi, l'auteur est retourné s'installer en Chine,

à Pékin cette fois-ci, et s'est lancé dans l'écriture de son troisième roman, *Double bonheur*. A raison de dix heures par jour, sept jours sur sept, durant un an, à la bibliothèque publique de Dongcheng, près de chez lui, au nord de la Cité interdite. « En Chine, les bibliothèques sont ouvertes le week-end », précise Stéphane Fièrè, qui dit avoir travaillé « dans une jouissance permanente, presque sexuelle ».

Fièrè, on l'aura compris, est un individu atypique. Né en 1960 à Lyon, dans la bonne bourgeoisie catholique, il est monté à Paris pour faire Sciences-Po, puis une prépa à l'Ena. Afin de payer ses études, il avait été « sous-ouvrier », travaillant à la rénovation du vieux Lyon où, « dans des conditions abominables », il « sablait » des façades d'immeubles. Brillant sujet, il aurait pu continuer dans la voie royale qui s'ouvrait à lui, devenir haut fonctionnaire... Mais c'était sans compter avec ce grain de folie bienvenu qui fait les écrivains.

En 1984, sans savoir où c'était et sans connaître un mot de la langue, il part pour la Chine, Taïwan puis Shanghai. Tout de suite, il s'y sent

chez lui, choisissant, plutôt que le milieu des expatriés, de vivre avec les autochtones – qui l'appellent « le Japonais » – et auprès de qui il apprend le chinois : « *La grammaire est enfantine, dit-il, je parle et lis sans problème. En revanche, écrire est abominablement complexe : je ne sais pas. En chinois, tout est une question de ton. Par exemple, selon la façon dont on les prononce, les mots mai dan peuvent signifier : "l'addition" ou bien "je veux acheter un œuf"!* »

« **Etre ailleurs.** » Deux ans après, en compagnie d'une Chinoise qui deviendra sa femme et la mère de sa fille, Fièrè part pour les Etats-Unis. A Los Angeles, il vit à la chinoise. Crée une entreprise de passementerie avec succès. Mais se rend compte, au bout de dix ans, que le but de sa vie n'est pas de « *gagner plein d'argent et de devenir américain* ». Il vend et décide de reprendre des études. A Harvard, il obtient un master de science politique et d'économie chinoise, écrit, en anglais, une thèse sur « L'évolution de la composition du Comité central du Parti communiste chinois, de 1978 à 1992 ». Après quoi, afin que sa fille reçoive une éducation cosmopolite (actuellement, elle étudie l'arabe à Londres), il revient en France et recommence tout à zéro. Dans le Sentier, il se lance dans la vente en ligne. Puis repart à Shanghai où il fait des traductions pour la revue de sinologie *Perspectives chinoises*, basée à Hong-kong, explore durant des heures la mégapole en plein chambardement. Et commence à écrire *La promesse de Shanghai*.

Stéphane Fièrè, entre-temps divorcé, n'a ni plan de vie ni, a fortiori, de « carrière ». « *J'ai toujours eu l'impression d'être ailleurs* », dit-il. Ainsi, lorsqu'il a envoyé le manuscrit de *Double bonheur* à Anne-Marie Métaillé, qui publie peu de fiction française, n'était-il pas sûr du tout qu'elle accepterait ce roman décalé. Lequel raconte les aventures d'un jeune interprète au consulat de France de Shanghai, qui va devenir un trafiquant à la chinoise. Pure fiction mais qui revêt toutes les apparences de la vérité.

C'est là le talent de Stéphane Fièrè, qui aime bien, tous les trois-quatre ans, se remettre en question. Actuellement, un peu las du « *sino-centrisme* » des Chinois, il songe à rentrer en France, afin de savourer un art de vivre auquel il n'a pas goûté depuis longtemps. Et retrouver sa place 108 de la Mazarine pour écrire un autre roman.

JEAN-CLAUDE PERRIER

Double bonheur, Stéphane Fièrè, Métaillé, 356 p., 18 euros, ISBN : 978-2-86424-757-9.